**Zeitschrift:** La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire

**Herausgeber:** Comité central de la Croix-Rouge

**Band:** 28 (1920)

**Heft:** 11

**Artikel:** La grande pitié des prisonniers de guerre en Sibérie

**Autor:** [s.n.]

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-549089

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 04.08.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# La grande pitié des prisonniers de guerre en Sibérie

M^lle^ Elsa Brandstrœm, infirmière de la Croix-Rouge suédoise, envoyée en Sibérie, a séjourné de 1915 à 1920 dans ce pays. Elle est enfin revenue en Europe au début du mois de juillet dernier, et elle a bien voulu écrire à bord du bateau qui la ramenait de Russie les notes suivantes, qui constituent un des plus poignants appels que l'on ait fait entendre en faveur des malheureux prisonniers de Sibérie. Elle est arrivée le 10 juillet à Stettin, où elle a été reçue par les autorités et la Croix-Rouge allemande et saluée par le colonel Hirzel, au nom du Comité international.

A bord du « Lisboa » de retour de Russie,
8 juillet 1920.

De retour de Sibérie, où j'ai travaillé depuis 1915 parmi les prisonniers de guerre en qualité de déléguée de la Croix-Rouge suédoise, je considère comme mon devoir d'exposer les conditions dans lesquelles se trouvent les prisonniers de guerre aujourd'hui.

Personne, ni en Europe ni en Amérique, ne devrait ignorer que des milliers de malheureuses victimes de la guerre languissent encore sous le joug de la captivité. En Russie et en Sibérie se trouvent encore environ 200,000 prisonniers de guerre et internés civils; pour ceux-ci il n'existe aucun espoir de revoir leur patrie et leur famille si on ne trouve les moyens les plus rapides de les rapatrier. Des bateaux, des bateaux et encore des bateaux doivent être frêtés, si l'on ne veut pas que l'hiver qui vient fasse mourir de misère et de dénuement ces 200,000 hommes.

L'état incroyable de la population russe a porté la misère des prisonniers en Russie à son plus haut degré. Chaque peuple défend en première ligne les intérêts de ses membres, c'est pourquoi d'autres doivent lutter afin que les milliers de prisonniers retenus en Sibérie et en Russie soient délivrés de leurs souffrances, afin qu'ils ne périssent pas de la même façon que des centaines de mille de leurs camarades auparavant.

Les statistiques sanitaires démontreront un jour combien de milliers d'hommes sont morts inutilement et uniquement par défaut de soins médicaux, de vivres, de vêtements, mais il sera trop tard pour sauver ceux que l'on peut encore sauver, si l'humanité ne fait pas aujourd'hui son devoir en délivrant les prisonniers encore en vie [1]).

Le prisonnier de guerre en Russie est hors la loi. Il ne jouit d'aucun droit, d'aucune protection, il n'a que des devoirs. Le gouvernement des Soviets l'a déclaré citoyen libre, mais de ce fait le prisonnier a perdu les garanties qui le protègent et est encore plus abandonné qu'au temps de la captivité la plus rigoureuse.

Seul celui qui a vu le prisonnier, qui a vécu avec lui, peut comprendre sa psychologie. Cette âme amère et torturée, ces dehors rudes et sauvages sont autant d'énigmes pour l'étranger. Celui qui connaît le prisonnier sait que, même après cinq ou six années de captivité, il n'a qu'un vœu au fond de son âme, c'est de revoir encore une fois sa patrie et les siens. La plupart du temps il n'a pas conscience du fait qu'il est un homme brisé. Ses efforts surhumains de se maintenir à un niveau supérieur d'humanité au moyen de travail intellectuel ont souvent échoué; en effet, que faire tout seul, sans relations avec la famille, et cela pendant

[1]) *Note de la Rédaction.* — Des personnes compétentes estiment à 400,000 environ le nombre des prisonniers morts de privations en Sibérie seulement....!

des années, tandis qu'autour de lui les camarades dépérissent et meurent de dénutrition dans un pays où il y a abondance de vivres. Pendant ce temps, les sommes destinées aux prisonniers disparaissent dans les poches des officiers ou des commissaires.

Les épidémies faisaient des ravages dans les baraquements, les malades gisaient sur la terre nue dans le froid et l'obscurité, sans couverture, sans paille et sans médicaments. Les froids sibériens amenaient dans les hôpitaux, chaque semaine, des centaines de malades qui, après plusieurs années de captivité, sont devenus des invalides par la perte de leurs membres gelés.

Des troupeaux de prisonniers ont été menés dans des régions désertes, à des milliers de kilomètres de la civilisation, afin d'y construire des chemins de fer. Par suite des cruautés sans nom commises dans ces travaux, une faible proportion seulement a pu revenir. Les chemins de fer du Mourman et de la Sibérie méridionale sont des monuments érigés sur des milliers de tombes, fondement d'une œuvre de civilisation au XX^me^ siècle.

Combien d'hommes dans la force de l'âge, l'espoir de leurs parents, moururent dans un misérable baraquement en songeant à leur patrie et n'ayant qu'une idée fixe: « Ne racontez jamais à ma mère comment je suis mort! » Combien de pères de famille d'âge mur, dont la vie avait été utile et féconde, que torturait nuit et jour la pensée de la famille en détresse et de l'avenir des enfants privés de leurs parents, ont sombré lentement dans la folie et végètent encore dans un asile de Sibérie.

J'ai une fois rencontré cinq survivants d'une compagnie de travail qui peu auparavant comprenait 600 hommes. Une autre fois, 5000 survivants sur un camp de 17,000 hommes — les 12,000 autres étaient morts en quelques mois d'hiver des suites d'une épidémie de typhus. Je pourrais citer des exemples pareils en grand nombre, mais à quoi bon? — on ne peut réveiller ceux qui reposent dans la terre, rendre le père aux enfants, le mari à la femme.

Si le rapatriement continue encore comme aujourd'hui, il faudra plus de deux ans avant que tous les prisonniers soient revenus de Sibérie et de Russie. Mais bientôt l'hiver va venir; le grand sauveur de ces malheureux, ce sera la mort. Plus ne sera besoin de sacrifier du tonnage pour eux, car ils ne supporteront pas un nouvel hiver en Sibérie.

Au printemps dernier, l'orsque l'armée rouge conquit la Sibérie, chacun était persuadé que la délivrance approchait enfin. La période de souffrance et de maladie qui s'ensuivit fut traversée avec calme et patience et avec l'espoir que les gouvernements, sinon l'humanité entière, sauveraient les captifs au nom de l'humanité dont on entendait tant parler. Afin de pouvoir vivre, les prisonniers ont vendu d'abord leurs vêtements d'hiver et ensuite tout ce qu'ils avaient de valeur marchande. Aucune évacuation officielle ne fut organisée. Alors le prisonnier, avec le restant de ses forces et de son argent, et malgré les défenses, tenta la fuite. Celui qui est fort et favorisé par le sort réussit à atteindre Pétrograde et Moscou. Ce n'est que là que la plupart reçoivent l'aide et la protection des conseils révolutionnaires d'ouvriers et de soldats allemands et austro-hongrois, et du nouveau représentant officiel du gouvernement allemand. Toutes ces instances peuvent travailler d'accord avec le gouvernement russe à Moscou.

Mais par contre les autorités sibériennes n'exécutent pas les ordres de l'instance centrale. C'est ainsi que tous les prisonniers en Sibérie, sans distinction de na-

tionalité, furent mobilisés par l'armée de travail des soviets, en vue de sauver l'industrie sibérienne. De ce fait, tout transport de Sibérie devient parfaitement illusoire. Depuis des mois, des milliers de prisonniers de guerre qui cherchent, contrairement au règlement, à regagner la Russie d'Europe, se voient arrêtés par la milice et envoyés aux travaux forcés. Beaucoup de prisonniers qui pour la deuxième, troisième ou quatrième fois commettent le crime de chercher la voie de la patrie, partagent maintenant dans les prisons le sort des criminels et des assassins.

La Russie est le pays des plus grands contrastes. Le sort des prisonniers de guerre a incroyablement varié d'un cas à l'autre. Afin de pouvoir juger en connaissance de cause, il ne faut jamais oublier que ceux qui ont réussi à s'échapper sont pour la plupart des hommes qui, par un heureux hasard ou par des manœuvres intelligentes, se sont créé des conditions de vie supérieures sous bien des rapports à celles dont jouissent les prisonniers de guerre dans aucun autre pays. Les rapports que ces hommes fournissent aux instances compétentes donnent un tableau inexact et souvent totalement faux du véritable état de choses.

Les cris de détresse des mourants ne sont jamais parvenus et ne parviendront jamais aux oreilles du monde extérieur. Personne ne saura jamais ce qu'ont souffert ceux dont les ossements reposent depuis des années dans les sables brûlants du Turkestan et sous la couverture de glace de la Sibérie. Les murs en terre des baraquements et ceux des casernes ne laissent pas passer les appels des survivants qui continuent à y traîner une morne existence. Ces malheureux, couchés depuis 4 à 6 années sur une mince couche de paille, ne verront jamais arriver le train sanitaire pour les sauver. Ils n'ont au cœur qu'un désir, être délivrés par la mort puisque les hommes se refusent à les secourir.

Au nom de tous les prisonniers, je fais appel à la Croix-Rouge internationale et à la Société des nations qui s'efforcent de guérir les plaies et d'adoucir les cruautés et les injustices de la guerre. Je les conjure de mettre à disposition *immédiatement* des bateaux, de l'argent, des vêtements et des vivres, et d'envoyer en Russie éventuellement des délégués qui travailleront sans intérêt politique quelconque et en accord parfait avec les autorités soviétistes et les sections étrangères du parti communiste en Russie (C. O. S. allemands et austro-hongrois) afin d'évacuer complètement les prisonniers de guerre de Sibérie et de Russie, avant le début de l'hiver prochain. *(Bulletin international.)*

# Activité internationale de la Croix-Rouge suisse pendant la guerre

*(Suite et fin)*

Les trains doubles qui prirent à La Spezia des malades allemands amenés dans ce port italien par un navire-hôpital venant de Constantinople, offraient un spectacle curieux. Ce ne fut pas une tâche facile de soigner et de nourrir tous les rapatriés de ces convois. Nos peines ont trouvé une large compensation dans le voyage merveilleux le long de la Riviera.

Notre personnel touchait en général sa nourriture dans le wagon-cuisine; les prisonniers étaient ravitaillés en majeure partie